

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 35

Artikel: Coumeint quiet sè faut pas fiâ âi fennès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189400>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Boub ! boum ! boum !

Une explosion formidable a ébranlé la maison. Tous les locataires sont sur pied. Panique générale.

L'espace nous manque pour reproduire dans tous ses détails la scène inouïe qui succède à cette explosion de cartouches. Qu'il nous suffise de dire que le portier sonne à tours de bras chez les Castanon ; que les pompiers, munis d'une échelle de corde, apparaissent à la croisée d'où s'échappe la fumée, pénètrent dans la chambre, s'emparent de M^{me} Castanon évanouie sur le plancher, la roulent dans une couverture, la descendent dans la rue avec des cordes et la déposent dans la loge du concierge, où elle ne tarde pas à reprendre ses sens. On devine combien, à mesure que les choses lui reviennent en mémoire et en se voyant ainsi accoutrée, on devine combien elle amassait de bénédictions pour son mari, qui, évanoui comme elle, était revenu à lui et, revêtu de son costume de chasse, avait pu gagner l'escalier.

Pendant ces entrefaites, et quoiqu'il n'y eût plus rien à éteindre, les pompes jouaient toujours et inondaient l'appartement.

Le jour venu, le mari et la femme remontent chez eux faisant la figure qu'on peut imaginer et épouvantés devant les ravages du feu, ou plutôt de l'eau, car il n'y avait de brûlé qu'un paquet de cartouches. On peut se représenter dès lors les amabilités dont M^{me} Castanon gratifia son mari : « Elle est belle, ta première chasse ! Mais aussi la dernière, tu peux l'annoncer de ma part à tes dignes amis !... Des chasseurs comme ça, il n'en faut plus, il n'y en aura plus !... »

Nous avons sous les yeux une circulaire adressée aux pharmaciens suisses pour les inviter à assister à la fête de Zofingue, les 26 et 27 courant. Nous la reproduisons textuellement.

« Très honorés confrères. Les préparations à recevoir nos amis sont en train et seront prochainement arrivées à leur termination. — A notre fort regret, il nous manque encore un nombre considérable d'avis de visite ; permettez-nous donc de vous inviter chaudement à bien vouloir participer à notre assemblée en vous priant d'être persuadés que vous serez reçus cordialement à Zofingue.

» C'est la position centrale de Zofingue, la bonne réputation de Zofingue pour des fêtes, la favorisation de notre gouvernement cantonal et local, ainsi que l'Exposition pharmaceutique qui sera formée par passé une vingtaine d'expositaires, qui nous font espérer que vous ne manquerez pas de suivre à notre invitation et que vous accorderez à notre réunion l'honneur de votre présence.

» Pour nous arranger avec le restaurateur, ainsi que pour la question des logements, il nous faut connaître exactement le nombre des amis qui ont l'intention d'assister à notre réunion ; nous ajoutons ci-incluse une carte postale affranchie que veuillez simplement revêter de votre signature ou de votre timbre et nous l'adresser au plus tard lundi 23 courant, dans le cas que vous acceptiez notre invitation.

» Dans l'espoir, d'être favorisé du plaisir de vous serrer la main dans notre ville, nous vous présentons, messieurs, nos salutations amicales.

Le Comité local.

Le *Cirque* qui vient d'arriver dans notre ville possède, nous dit-on, un éléphant d'une intelligence qui surpasse tout ce qu'on pourrait imaginer. Il s'agit de ce même éléphant dont on a tant parlé en France, il y a quelques années. Ce remarquable animal est arrivé à jouer du piano avec une délicatesse digne de satisfaire les oreilles les plus difficiles ; et à ce propos, on rappelle un merveilleux incident raconté dans le temps par les journaux du monde entier, et dont plusieurs de nos lecteurs se souviendront sans doute.

L'animal se trouvait alors à Lyon, dans un cirque contenant des milliers de spectateurs, impatients de voir travailler cet étrange virtuose. On apporte, au milieu de la piste, un excellent piano de la maison Erard, vers lequel l'animal s'avance en saluant l'assistance. Une sonate de Beethoven est placée sous ses yeux. L'animal fait entendre un léger prélude, puis... plus rien ; il baisse la tête, prend un air sombre et résiste à toutes les fantaisies, à tous les encouragements qui lui sont prodigués par son cornac. On substitue à la sonate une délicieuse composition de Mozart ; même indifférence, même tristesse ; on affirme même que des larmes inondaient ses paupières. Le pauvre pachyderme venait de reconnaître dans les touches du clavier.... les dents de sa mère !

Certaines parures pour dames tendent à disparaître, au grand désespoir de nos bijoutiers, dont les « tours-de-cou », les médaillons et autres ornements de toilette chôment dans les vitrines. Le fait est attribué à nos couturières, qui s'obstinent à négliger le bijou par la mode du col droit — ou militaire — qui exclut de la toilette jusqu'au port de la modeste brochette. Aussi la fabrique tourne-t-elle ses efforts vers le bracelet, que la mode nouvelle n'a pas encore proscrit, et malgré les gants-manchettes, autre innovation d'importation anglaise.

C'est la première fois que nous entendons reprocher au beau sexe de ne pas porter assez de bijoux. Il est vrai que le reproche vient des intéressés, auxquels on peut appliquer ici le vers de Molière :

Vous êtes orfèvre, monsieur Josse.

Coumeint quiet sè faut pas fiâ âi fennès.

Quand dâi z'hommou et surtot dâi dzouvenès dzeins sont on bocon allumâ, ne sondzant soveint qu'à féré dâi farcès po sè bailli lou pliési d'ein féré einradzi ion, et po poâi recaffâ l'ao sou. Assebin, s'ein faut démaufiâ, et se d'hâsâ on sè trâovè dein lou défrou avoué l'ao et qu'on lâi dussè cutsi, sè faut veilli que n'einmécilliéyant pas lè z'haillons et lè solâ tandi la né, ao que ne reindrobliéyant pas lè linsus dâo lhi dévant que vo lâi séyi.

Eh bin, se dâi djeino valets fant dâi tôle folérâ, que volliâi-vo ! c'est la jeunesse. L'ein a adi étâ dinquiè et l'ein sarâ dinquiè tant qu'âo bet ; mâ ariâ vo jamé cru què dâi felhiès, dâi fennès, aussant lou toupet d'ein fêrè atant et d'eimbitâ sein pedi et sein concheince on pourro diablou que s'ein est ma fâi iu de 'na tota terriblia. Accutâdè :

Eintrè Mâodon et Payernou, dein on veladzo proutso de la Brouye, on gaillâ que travaillivè pè la campagne, trovâvè que lâi fasâi tant tsaud que sè peinsâ coumeint dit la tsanson : « ousqu'y a de la geine, n'ia pas de pliési, » et po sè mettre à sen'ése, ye trait sè tsaussès que va accrotsi à 'na brantse de sandze, et lo vouaïque à traci ein pantet per su son tsamp. C'étâi de la folérâ po ne n'hommou, mâ faut bin vo derè que ci luron étâi tant cocasse que l'é-trelhivè sa vatse avoué on viâodzou et que boutsivè sa fenitra avoué se n'uniformou. L'étâi don bin capbliou de dépleyî son pantet.

Tandi que l'étâi dein ci accoutrémeint, duè pernettès dâo veladzou que vîyant cé fantoumou et dâi tsaussès su on âbrou, n'ant te pas la perversitâ d'allâ catsi clliâou tiulottès po mettè à l'affront ci pourrou gaillâ ! Çosse l'étâi 'na pouta farça, kâ quand midzoua arrevâ et quand lou compagnon vollie reinfatâ son tiu de tsausse, peinsâ-vo vâi dein quin eimbarras sè trovâ de ne rein retrovâ.

— T'einlêvâi pire, se fasâi, mè tsaussès sant via, mè vaiquie bin raguelhi po m'ein allâ, et quin diablou de tsemin mè faut te preindrè ?

Lou pourrou luron, que n'ousâvè pas modâ pou lou veladzou ein pantet, dut dzourè quie tantquie que put vairè passâ cauquon que l'einvoyâ vai sa schêra queri dâi z'autrès tsaussès po poâi allâ dinâ.

Ora, démaufiâdè-vo de clliâou tsancrès de fennès et se vo volliâi allâ dinâ à l'hâora et ein hommou raisenabliou, ne traidè pas voutrès tsaussès, mâ gardâ-lè su lou casaquin.

LA MANSARDE

par CH. DESLYS.

I

Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans !

« Les Parisiens sont bien à plaindre. Je parle de ceux qui ont le cœur sensible à l'endroit des souvenirs. On les leur démolit sans pitié. Qui de nous ne regrette telle rue, tel carrefour, telle maison rappelant des jours heureux, parfois même un jour triste, la jeunesse, l'enfance. Nous y tenions, à ces quelques pierres tombées, disparues. C'étaient des souvenirs, c'étaient des reliques. »

Ainsi raisonnait le général comte Bernard, un des derniers survivants de la grande épopée impériale. Tête blanche, moustaches grises, l'œil toujours vif, le sourire encore jeune. A doses égales, l'énergie et la bonté. Beaucoup de distinction, cette distinction native qui ne s'acquiert pas. Rappelez-vous Lafont dans le général du *Gamin de Paris*. Tel avait été, du reste, le premier titre du comte Bernard. Avant son enrôlement volontaire, il était quelque chose comme clerc ou commis. Un peu plus tard, la capitale l'avait vu revenir et séjourner durant quelques mois avec les sardines de sergent-major, avec l'épaulette de sous-lieutenant. Aussi, que de souvenirs éparpillés çà et là ! que de vieux murs il avait vu tomber avec une larme de regret !

Cependant, gardez-vous de croire que ce fût un grognon. Bien au contraire, toujours de souriante humeur. Ce matin-là, entre-autres, il s'était levé tout dispos, il venait de déjeuner de bon appétit, et, déjà vêtu pour sa promenade habituelle, — pantalon gris-perle, habit bleu à boutons d'or, — il en attendait l'heure en parcourant son journal. Tout à coup son regard s'arrêta sur un entre-filet dans lequel était annoncée, pour l'ouverture de la rue Turbigo, la prochaine démolition de certaines maisons formant l'angle de la rue du Vert-Bois. Toute une série de numéros allait disparaître. En arrivant au n° 7, le général ne put retenir cette exclamation douloureuse :

— Comment ! encore celui-là ! Mon bon vieux n° 7 de la rue du Vert-Bois ! Cette mansarde où jadis... Ah ! j'avais vingt ans !

Le vieillard n'acheva pas. Mais, rien qu'à voir son sourire, on devinait que, devant ses paupières à demi fermées, repassait tout un essaim de gracieux fantômes couronnés de primevères et de rosés. Puis, se redressant tout à coup avec un éclair de jeunesse dans le regard :

— Oh ! je veux revoir une dernière fois la vieille maison !... Joseph ! qu'on attelle vite !... Allons !...

— Où ça, mon général ?

— Eh ! par la sambleu !... 7, rue du Vert-Bois !

N'est-ce pas que ces deux syllabes sont bien accolées ensemble : Vert-bois ? Il y a dans le nom de cette immense ruche ouvrière, de cette étroite rue bordée de hautes constructions grisâtres, où l'on ne rencontre plus guère aujourd'hui que des ateliers et des gargotes, n'est-ce pas qu'il y a dans ce nom de Vert-bois, comme une lointaine réminiscence de bocages, de lilas, de gazouillements, de joyeuses guinguettes ? Il fut un temps, sans doute, où les Parisiens s'en venaient là le dimanche, sur le gazon, sous la coudrette, à l'ombre des ormeaux, deviser d'amour, sabler la piquette et manger du veau froid. *Quantum mutatus ab illo !...*

Cependant, la voiture du comte Bernard allait atteindre le groupe des maisons vouées à la pioche des démolisseurs. Déjà la plupart des locataires s'étaient enfuis, déjà force persiennes et boiseries gisaient sur le trottoir. Ce n'étaient plus des demeures, c'étaient presque des ruines. Un moment même, le général craignait d'arriver trop tard. Mais non... non... le n° 7 est encore debout.

Il y a plus : devant la porte, un autre coupé s'arrête en même temps que le sien. Une dame en descend. Tournure élégante, aristocratique. Une robe de velours noir, un manteau de dentelle, et la coiffure à l'avenant. La voilette laisse passer quelques boucles de cheveux blancs comme la neige. Sans cet indice révélateur, on dirait une jeune femme. Elle n'est pas vieille, elle est âgée. La fraîcheur de son visage, ses traits délicats attestent qu'elle fut jolie, très jolie. Il y a des illusions encore dans son sourire un peu moqueur. Il y a de la finesse à revendre dans ses yeux vifs, mais dont elle cherche à tempérer l'éclat par le jeu de la paupière, comme ayant la vue basse. Une sorte de coquetterie diplomatique, un prétexte à lorgnon. Soyez-en certain, c'est une de ces femmes qui sont toujours distinguées entre toutes, de dix-huit à quarante ans par la beauté, par la grâce ; de quarante à soixante, voire même au delà, par l'esprit, par la bonté.

Le général était connaisseur, il devina de loin tout cela. Dès le premier regard sur le bord du trottoir, il avait vu le pied. Pour certains hommes, le pied c'est la femme. Il s'approcha, comme cherchant le numéro ; mais, tout en lorgnant en l'air, il clignait de l'œil par en bas. Toujours ce diable de petit pied qui l'attirait. Lorsqu'il crut enfin pouvoir se permettre de regarder le visage, ce cri s'échappa soudain de ses lèvres :